

mais à faire cesser le schisme qui désole la France. Il revient à Paris, ivre de plaisirs et d'adulations. Malheur à qui troublerait ces fêtes, à qui sonnerait le réveil !

C. Pourtant cela ne pouvait durer. La crise commença aux portes mêmes du palais par une méchante querelle. Un soir, au sortir d'un bal, un mauvais sujet, ayant un affront à venger, tomba avec quarante hommes sur le connétable de Clisson, qui revenait de la cour (1391). La rue était déserte ; un boulanger seul, devançant le jour, avait son four allumé et sa porte entr'ouverte. Le connétable blessé s'y jeta, et lui dut son salut. Le coupable, qui, se croyant sûr de son coup, s'était nommé en frappant, se sauva chez son protecteur et son complice, le duc de Bretagne, ce Montfort que les Français avaient si longtemps combattu, et qui, par sa fierté, avait changé en haine mortelle l'amitié du jeune Clisson. Furieux de cet attentat, Charles VI réunit une armée, força ses oncles à le suivre, et déclara qu'il irait chercher le meurtrier en Bretagne.

CI. Au tumulte des bals, aux flatteries enivrantes des dames et des courtisans succède tout à coup le silence de la guerre. Au sortir du Mans, le roi chemine seul en avant, dans une sombre et muette forêt. Il va trouver des ennemis ; peut-être en a-t-il déjà autour de lui. A cette heure où le plus fort tressaille sur son coursier et a besoin de recueillir son courage, un homme en haillons se jette à la bride de son cheval en criant : « Arrête, noble roi, tu es trahi ! » Répétée cent fois, cette parole d'un mendiant finit par prendre aux oreilles de Charles VI les proportions d'une menace divine. Il continue sa route, mais frappé de cette voix qu'il croit toujours entendre. Devant lui se dressent des complots, des embûches, et tous les pressentiments d'un avenir sinistre. Que penser de ses oncles, de ses cousins, de la reine elle-même, déjà lasse de son amour ? Où sont ses vrais amis ? Sur qui peut-il compter ? Dieu ne l'a-t-il pas maudit ? Pendant que sa tête malade roule ces tristes pensées, derrière lui s'endort paisiblement le page qui porte sa lance, et, glissant de sa main, l'arme

va heurter le casque d'un voisin. Ce bruit de fer, c'est la trahison qui commence. « Sus, sus aux traîtres ! » s'écrie le roi ; et, tirant son épée, il en perce les quatre premiers qui marchent près de lui. Il faut que son frère même se dérobe à ses coups. Enfin, désarmé et descendu de cheval, l'infortuné reste sans connaissance, jetant autour de lui des regards terribles : il était fou. La funeste nouvelle transpira bientôt : il était fou, ce roi bien-aimé en qui la France avait mis son salut. Pourquoi ses devanciers avaient-ils tué Boniface VIII, brûlé les templiers, massacré les bourgeois de Flandre et de Paris, pendu les paysans de Bretagne et de Languedoc ? Pourquoi Charles le Sage avait-il, de gaieté de cœur, replongé la France dans un schisme fatal ? Cette royauté si fière aboutissait maintenant à la honte de la démence, et le peuple qui avait abdiqué aux mains du pouvoir absolu devenait le jouet d'un insensé (1392).

CII. La première stupeur passée, tous les remèdes furent tentés pour guérir celui dont la maladie mettait tout en péril. Ses amis de cour essayèrent des plaisirs, lui refirent des fêtes, inventèrent pour le distraire les cartes à jouer, et cherchèrent, par les amusements les plus bizarres, à le consoler de l'ingratitude de la reine ; mais c'était raviver les racines du mal et accroître encore une dangereuse ivresse. Bientôt une catastrophe mit un terme à ces expériences. Au mariage d'une veuve, cinq des plus joyeux s'étaient costumés en satyres avec des toiles enduites de poix et couvertes d'étoupes. Pour amuser la société, le frère du roi eut l'étourderie d'approcher une torche de leur toison ; en un clin d'œil le feu les gagna ; les malheureux flambèrent une demi-heure, et moururent sans que personne osât les approcher. Le roi, qui avait pris le même costume, fut sauvé à temps ; mais sa folie redoubla, et devint plus noire que jamais.

CIII. Corrigés des plaisirs, les courtisans revinrent à des pensées plus sérieuses, et songèrent à fléchir la colère de Dieu. Le roi fit des pèlerinages, demanda des prières et voua à Notre-Dame sa dernière fille au berceau : sacrifices inutiles et rejetés par le Ciel.

Vint l'idée d'une croisade. Passés en Europe, les Turcs étaient maîtres de la Bulgarie, de la Macédoine, de la Thessalie, et leur sultan Bajazet ne parlait que de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. N'étaient-ce pas les conquêtes de ces infidèles et la négligence des chrétiens qui provoquaient les vengeances d'en haut ? L'élite de la noblesse partit, et à sa tête Jean Sans-Peur, fils aîné du duc de Bourgogne (1396). Armures polies, riches bannières, tentes de satin, vaisselle d'or et d'argent, vins exquis, tout était digne de la cour de France ; jamais le Danube n'avait vu si magnifique armée. Cette jeunesse présomptueuse prétendait apprendre la guerre aux Hongrois, ne croyait pas que les Turcs osassent seulement venir l'attaquer, et fit couper les oreilles au premier qui annonça l'approche de l'ennemi. En France on se réjouissait par avance de leurs victoires, quand, au milieu d'une fête dans la nuit de Noël, un chevalier arriva à l'hôtel Saint-Paul, se jeta aux genoux du roi, et lui annonça que Jean Sans-Peur était prisonnier et l'armée détruite. De tant de milliers d'hommes il restait vingt-huit seigneurs gardés pour en avoir rançon.

CIV. Malgré l'avis des Hongrois, les Français s'étaient rués sur les Turcs à Nicopolis. Ils avaient eu affaire non plus à de gros bourgeois flamands, mais à des janissaires armés de piques, infanterie solide et légère, serrée, inébranlable. Après avoir pénétré, la lance au poing, jusqu'au cœur de l'armée ennemie, les chevaliers bardés de fer s'étaient vus cernés de toutes parts et renversés de leurs chevaux ; les uns se firent tuer ; dix mille autres furent massacrés après la bataille (1396). Pour Jean Sans-Peur, Bajazet demandait deux cent mille ducats, que le duc de Bourgogne s'empessa d'emprunter à des banquiers de Paris et de Gènes. Désireux d'apaiser le féroce sultan, Charles VI joignit à cette énorme rançon des faucons blancs de Norvège, des toiles blanches et vermeilles de Reims, des tapisseries d'Arras représentant les hauts faits d'Alexandre le Grand. En échange Bajazet envoya en France d'injurieux présents, une massue, un tambour et des

arcs armés de boyaux humains. Quant à son prisonnier, il le provoqua dédaigneusement à assembler toutes les forces de la chrétienté et à revenir, quand il le voudrait, chercher sa vengeance.

CV. En attendant, les Turcs mirent le siège devant Constantinople. Douze cents hommes d'armes, envoyés à la hâte par Charles VI et commandés par Boucicaut, arrivèrent seuls au secours de cette grande capitale. L'empereur Manuel, désespéré, se sauva par mer et vint mendier des soldats à Paris. Il fut magnifiquement reçu, mais n'obtint rien. Il était perdu sans les Tartares, auxquels il appartenait de mettre Bajazet en cage, de sauver encore une fois l'Europe d'un grand péril, et de retarder l'inévitable ruine de Constantinople.

CVI. La croisade ayant échoué, comme le reste, pour guérir Charles VI on en vint aux moyens les plus extravagants, dernière ressource des cas désespérés. Le roi se disait possédé du démon. Si Dieu se montrait inflexible, Satan ne se laisserait-il pas fléchir par ses amis ? Pour conjurer le mal, les sorciers furent appelés à grand prix d'argent de Gascogne et de Languedoc, où les traditions arabes et albigeoises perpétuaient la magie. Mais il parut bientôt qu'ils se moquaient du monde ; ils furent décapités et mis en quartiers aux quatre coins de la ville.

CVII. Les gens sages haussaient les épaules de ces expériences, n'attribuant la colère de Dieu qu'au schisme de l'Église, crime monstrueux de Charles le Sage, source de corruption pour le clergé et pour tout le royaume. Dans ses moments lucides, Charles VI lui-même en avait la conscience troublée, et ordonnait de le faire cesser. A la mort du pape d'Avignon, il refusa longtemps de reconnaître son successeur, l'Espagnol Pierre de Lune, et il envoya même le maréchal Boucicaut et des troupes avec ordre de le réduire au silence. Mais pour guérir un mal si profond et qui s'était fait tant de complices, que pouvait une volonté malade, incertaine, n'ayant que des éclairs de raison ? Au lieu de seconder le roi par une opinion puissante, ferme, énergique, les nobles restaient indif-

férents, ou flottaient au gré de leur intérêt et de leur ambition. Le premier d'entre eux, le duc de Bourgogne, indépendant par puissance, penchait pour le pape de Rome; au contraire, entraîné dans le tourbillon voluptueux de la cour, le duc d'Orléans, frère du roi, était tout au pape d'Avignon. Le clergé était corrompu par les pontifes schismatiques qui le remplissaient de leurs créatures, les bourgeois réduits à l'impuissance de rien dire.

CVIII. Restait l'université, véritable puissance intellectuelle, qui avait servi Philippe le Bel, secoué le joug des papes ses fondateurs et ainsi gagné les faveurs de Paris et d'Avignon, mais qui conservait pourtant quelque chose de l'énergie et des lumières de son berceau. A sa tête marchaient des savants, austères, fiers de leur pauvreté, glorieux parvenus de la science et du travail, Clémengis, Pierre d'Ailly et surtout Gerson, laborieux Champenois, l'aîné de douze enfants, élevé gratuitement au collège de Navarre et devenu, par son seul mérite, chancelier de l'université. Clémengis fulmina un livre populaire contre la corruption de l'Église. D'Ailly devint aumônier et confesseur de Charles VI, évêque-cardinal, l'arbitre et le flambeau des conciles. Gerson, son disciple bien-aimé, s'était fait connaître par de hardis panégyriques de saint Louis. Mettant son héros au-dessus des Brutus, des Manlius et des Torquatus, il flétrissait la tyrannie qui rend les sujets pauvres ignorants et méfiants entre eux, déplorait le schisme qui asservissait l'Église, et vantait l'université, dernier sanctuaire de la vérité, soutien des rois très chrétiens, inviolable aux tyrans, capable, si on l'écoutait, de guérir les maux du temps.

CIX. En effet, dans leur sagesse, ces grands hommes, qui se croyaient maîtres de leur siècle, prétendaient réconcilier le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans, et pour faire cesser le schisme, ils avaient imaginé d'appliquer aux embarras de l'Église le remède d'Étienne Marcel, c'est-à-dire de faire abdiquer les deux papes et de confier momentanément leur pouvoir aux députés de l'Église, assemblés en concile général. Mais cette idée,

plus ingénieuse que solide, ne contentait personne. Étant dans son droit, le pape de Rome ne devait, ce semble, faire aucune concession à ses adversaires. D'ailleurs ne devait-il pas redouter la violence d'une assemblée convoquée pendant une telle crise? Loin de tout concilier, le nombre accroîtrait l'animosité; le parti le plus fort opprimerait l'autre, et du choc des passions contraires naîtrait sans nul doute un pouvoir plus aveugle, plus capricieux, plus absolu que celui d'un seul homme. Néanmoins Boniface IX offrait de se démettre si son rival en faisait autant. Mais le pape d'Avignon s'y refusait obstinément; la moindre concession, dévoilant ses torts, l'eût perdu sans ressource. Vainement Boucicaut l'assiégea avec son armée; vainement, au nom de l'Université et de l'Église, Gerson le supplia de céder. Secrètement soutenu par le duc d'Orléans, l'Espagnol Benoit XIII résista avec une fermeté digne d'une meilleure cause, et, par des faveurs habilement accordées, regagna l'un après l'autre les plus chauds partisans du concile. Gerson lui-même, le stoicien Gerson, après avoir voulu se retirer à Bruges, se laissa séduire par les avances du pontife, accepta de lui la confirmation de ses dignités, et se chargea d'aller lui annoncer à Avignon que le royaume et l'université rentraient dans son obéissance.

CX. C'est ainsi que la France secondait son roi dans ses vellétés de réforme religieuse. A elle maintenant de recueillir, comme lui, les tristes fruits de son insouciance et de sa lâcheté. Le rival du duc d'Orléans, le duc de Bourgogne, venait de mourir; bien que fidèle au pape de Rome, il était resté bon Français, honnête, loyal, modéré pour ses ennemis. Sa fin, au lieu de pacifier les esprits, allait rendre leur lutte plus vive. Il laissait pour héritier de ses vastes États (1404) Jean Sans-Peur, petit, laid, dur, brutal, plus irrité que honteux de sa défaite de Nicopolis, capable de tout pour soutenir la puissance de son père, chef redoutable de cette féodalité de famille que Jean le Bon avait imprudemment ressuscitée en faveur de ses enfants. Au contraire, le duc d'Orléans était doux, aimable, généreux pour les pauvres, homme

de plaisirs et de salons plus que de batailles, époux d'une gracieuse et bonne Italienne, Valentine Visconti. Moins prodigue que Jean le Bon, Charles le Sage ne lui avait accordé que la ville d'Orléans et la perspective de donner un jour des rois à la France. Ce n'était guère pour lutter contre un duc de Bourgogne. Afin de rétablir l'équilibre, d'Orléans parvint à se faire céder la garde de la Normandie, écarta du conseil du roi Jean Sans-Peur et ses frères, redoubla de protestations à la cour d'Avignon, et distribua bientôt à lui tout seul emplois, bénéfiques et gouvernements. De son côté, Jean Sans-Peur, ne se tenant pas pour battu, poussa les provinces à la révolte et au refus de l'impôt. Il revint à Paris avec six mille hommes d'armes, força le duc d'Orléans à se sauver, et s'empara du roi et des affaires. Pour gagner les bourgeois, il leur rendit armes, chaînes des rues, élections et tous les privilèges perdus depuis vingt ans.

CXI. Pendant que l'enthousiasme populaire le proclamait le restaurateur de la liberté, il se ménageait habilement les suffrages de l'université. Par ses ordres fut démolie à son de trompe l'hôtel d'un ami du duc d'Orléans, pour avoir, à une procession, maltraité des étudiants; et le prévôt des marchands, qui avait fait pendre deux écoliers voleurs, fut obligé d'aller baiser leurs corps et de fonder pour eux deux chapelles. Chacun de ces triomphes augmentait l'insolent orgueil de l'université; elle se crut permis de se mêler de tout; à la moindre résistance, elle suspendait ses cours et vomissait sur Paris ses vingt mille turbulents. Bien aise d'être sans chef, elle exigeait plus haut que jamais l'abdication des deux papes, et, pour les y contraindre, proclamait l'indépendance complète de l'Église de France. Même outrecuidance en politique. En son nom, des députés sermonnaient le duc d'Orléans sur les bienfaits de la paix, et le sommaient de se réconcilier avec son ennemi. Le prince renvoya à leurs écoles ces docteurs de toutes nations, n'ayant rien à voir aux affaires de la France. De quoi se mêlaient-ils? Apparemment ils ne consultaient pas des soldats sur une question de

théologie. Après tout, le roi étant malade et le Dauphin mineur, c'était à lui de gouverner le royaume et de sauver la couronne que ses descendants porteraient un jour.

CXII. Tandis que ces fières réponses aigrissaient les docteurs et ameutaient de plus en plus les bourgeois de Paris, le duc d'Orléans, retiré dans son château de Beauté-sur-Marne, regardait de loin les hommes et les choses. La solitude est bonne conseillère. Triste et malade, à la fleur de l'âge, ce roi des fêtes fit un retour sur lui-même. Présentant le déclin de sa vie, il voulut en expier les égarements: dans un testament écrit de sa main, il distribua de riches dons aux églises, aux pauvres, aux hôpitaux; il recommanda ses enfants à son propre ennemi le duc de Bourgogne, et, en échange de son amitié pour les célestins, il demanda à être enterré avec l'habit de leur ordre sur une claie couverte de cendres. Il n'eut pas le temps d'achever ces paisibles préparatifs. Trouvant qu'il ne mourait pas assez vite, Jean Sans-Peur résolut de s'en défaire, et, pour être plus sûr de son coup, feignit une réconciliation. Ils communièrent tous deux de la même hostie, l'un plein de calme et de confiance, l'autre la haine et le meurtre dans l'âme. Trois jours après, le duc d'Orléans revenait le soir en fredonnant de chez la reine, par la vieille rue du Temple. Sept ou huit hommes se jetèrent sur lui en criant: « A mort! à mort! » et le mirent en pièces (1407). Le lendemain matin son pauvre corps mutilé, sa main coupée et sa cervelle répandue furent portés à l'église des Blancs-Manteaux, et de là aux Célestins, dans une chapelle bâtie par lui. Le roi, les princes, la foule, suivaient en pleurant la victime, et oubliaient ses fautes pour ne se rappeler que son bon cœur. Le duc de Bourgogne lui-même y vint, essayant de dissimuler son crime. Mais il ne put se contenir, devint pâle, et dit à son oncle le duc de Berri: « C'est moi, le diable m'a tenté. — En un jour j'ai perdu mes deux neveux, » répondit le vieillard, fondant en larmes.

CXIII. Au remords succédèrent bientôt l'effronterie et l'endurcissement du crime. La porte du conseil s'étant fermée pour lui, les

visages devenant menaçants, Jean Sans-Peur résolut de conquérir l'impunité à force d'audace et partit à cheval pour chercher des renforts en Flandre. Voilà où en était venu en France le champion de l'orthodoxie et des vieilles libertés, le protecteur populaire des docteurs et des bourgeois. La meilleure cause renoncera à triompher par de telles mains. Les cœurs les moins sensibles étaient révoltés. Quoique ami et obligé de la famille de Bourgogne, Gerson prêcha devant le roi contre ce crime horrible. Justice et vengeance furent promises à la pauvre Valentine.

CXIV. L'explosion de la colère publique ne fut pas longue. Déjà Jean Sans-Peur était aux portes de Paris avec une armée ; bien plus, il y entra en vainqueur. En dépit de Gerson, l'université acclama le meurtrier comme le sauveur de la France, et le docteur Jean Petit prononça effrontément une apologie de son crime, commis, disait-il, pour Dieu, pour le roi et pour la chose publique. Le duc d'Orléans était un de ces tyrans affreux dont on ne se débarrasse que par le poignard (1408). Ainsi, tandis que l'Allemagne déposait paisiblement un empereur indigne d'elle, la glorieuse, la savante, la fière université de Paris mettait le poignard et la guerre civile à la place de la déchéance, et professait cette doctrine des lâches qui, ne sachant plus que changer de maîtres, assassinent le tyran au lieu de déraciner le despotisme. En effet, c'était se donner pour chef absolu le cruel Jean Sans-Peur, qui allait, au nom du salut public, soutenir son crime par d'autres crimes et faire appel aux plus viles passions. Tandis que le jeune duc d'Orléans, le duc de Berri et le duc de Bourbon sortaient à la hâte de Paris, le Bourguignon y flattait l'orgueil de la populace. Entre tous les corps de métiers, le plus dévoué à sa cause était celui des bouchers, hommes durs et violents que le sang n'effarouchait pas. Ils furent appelés à siéger à l'hôtel de ville avec quelques membres des facultés et le médecin Jean de Troyes. Quant aux hommes d'action, c'étaient leurs valets, les écorcheurs, armés de massues, habiles à assommer et à dépecer, commandés par le vigoureux Caboché (1411).

CXV. Cependant, forts pour les massacres, ces brigands étaient incapables de tenir devant des troupes régulières. Le jeune duc d'Orléans, ayant épousé la fille du comte d'Armagnac, avait réuni sous sa bannière blanche la noblesse du Midi, était venu occuper Saint-Denis, et par un vigoureux coup de main avait enlevé l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. D'un moment à l'autre, il pouvait prendre ou affamer Paris. En ce péril, l'intervention étrangère, sœur du régicide, vint en aide aux cabochiens. Oubliant qu'il était fils d'un combattant de Poitiers, le duc de Bourgogne appela les Anglais à une croisade, et ouvrit la France aux vieux ennemis qui n'attendaient qu'un signal pour profiter de ses dissensions. Paris fut délivré par eux, et, à leur tour, les Armagnacs fugitifs furent assiégés dans les murs de Bourges (1412).

CXVI. L'université triomphe d'une si belle victoire. Sous sa direction discutent les bouchers de Paris et quelques rares députés venus des villes voisines ; à ces prétendus états généraux elle dicte toute rédigée la réforme de l'État et de l'Église. Pendant ce temps-là, les cabochiens s'illustraient par la prise de la Bastille, enlevée aux soldats du roi. Piller les beaux hôtels, mener en prison qui résistait, faute de nobles s'en prendre aux riches bourgeois et les rançonner : telle était la vie de chaque jour. Au milieu de ces clameurs, Charles VI, plus fou que jamais, et son jeune fils le Dauphin vivaient prisonniers au fond de l'hôtel Saint-Paul. C'était en leur nom que Jean Sans-Peur régnait et que l'université allait tout réformer. C'était pour leur bien que deux fois le peuple vint à main armée purger leur palais, leur enleva leurs amis et jusqu'aux dames de la cour, et enfin leur apporta, le couteau sur la gorge, la fameuse ordonnance de réforme. Dans un langage plus pédant, elle était la copie fidèle des idées d'Étienne Marcel ; seulement, pour faire plaisir au peuple des campagnes, les docteurs y avaient ajouté l'abolition du droit de chasse.

CXVII. Comme sous Jean le Bon, le Dauphin dut signer. Les supplices continuèrent,

exemple pour qui eût voulu réclamer. Les cachots regorgeaient de prisonniers, qui n'y étaient pas même à l'abri du meurtre ; sous prétexte de faire de la place, un grand nombre furent mis à mort par les écorcheurs. D'autres brigands visitaient les maisons, exigeaient de l'argent des riches et des suspects ; Gerson lui-même fut obligé de se cacher à Notre-Dame. Ainsi tous les maux de la guerre civile et étrangère étaient déchaînés. Puni et paralysé par la démence, Charles VI avait vu le châtement du schisme retomber sur son malheureux frère ; puis, sans amis, sans soldats, gardé à vue par les meurtriers du duc d'Orléans, il assistait à des crimes monstrueux, commis au nom de la liberté et de la religion qu'il avait méprisées.

CXVIII. Enfin le peuple, au nom de qui les cabochiens prétendent agir, se soulève contre eux (1413). Le Dauphin, jusque-là prisonnier, sort bravement de l'hôtel Saint-Paul, monte à cheval, et va délivrer ses amis des cachots du Louvre. Deux bouchers et le médecin de l'hôtel de ville sont à leur tour exécutés ; le jeune duc d'Orléans et le comte d'Armagnac entrent dans Paris, et tandis que l'écharpe blanche remplace partout la croix de Bourgogne, Jean Sans-Peur n'a que le temps de se sauver par une autre porte. Il est déclaré traître et rebelle ; ses domaines et ses biens seront confisqués : sentence juste, mais difficile à exécuter. De nouveau retiré dans ses États, le puissant coupable resserrait son alliance avec les Anglais, et n'attendait que le moment de ressaisir sa proie (1414).

CXIX. A la veille de ces nouveaux dangers, Gerson, sorti de sa retraite et prêchant devant le roi, accablait de son indignation le duc de Bourgogne, le docteur régicide Jean Petit et « ces despotes populaires qui avaient opprimé la bourgeoisie et tenu en servitude la douce autorité royale ». L'université, attendant l'arrivée libératrice des Anglais, tournait contre les papes ses fureurs cabochiennes, dénonçait au monde la corruption de l'Église, et Gerson, gardant à ce sujet les illusions qu'il désavouait en politique, proclamait la souveraineté des conciles, et dirigeait de sa science et de ses paroles les deux

cents docteurs de Paris, les dix-huit mille ecclésiastiques et les cent mille étrangers accourus à Constance pour la réforme du monde chrétien. Bien pauvres furent les fruits de cette bruyante assemblée. Gerson y poursuivit avec un acharnement tout personnel la condamnation de Jean Petit. S'il lutta contre ceux qui invoquaient le poignard en politique, il ne craignit pas d'appeler le bûcher au secours de son éloquence, et il obtint de l'Empereur, au mépris d'un sauf-conduit, le supplice de l'hérétique Jean Huss, que ses arguments n'avaient pas convaincu. Enfin, pour couronner l'exercice de leur pouvoir souverain, les prétendus représentants de la liberté et de l'unité catholiques nommèrent un troisième pape, rival des deux autres.

CXX. Au moment où se tenaient tant de pompeux discours, le roi d'Angleterre en personne, Henri V, appelé par Jean Sans-Peur, débarquait à l'embouchure de la Seine et mettait le siège devant Harfleur. Après un mois d'une belle défense, ce port fut pris, et, contents de leur campagne, les Anglais se mirent tranquillement en route pour prendre leurs quartiers d'hiver à Calais. Ils montraient beaucoup d'ordre et de piété, vivaient des vivres et du vin que leur fournissait le duc de Bourgogne, et se disaient appelés à punir le schisme des Français. Ceux-ci s'étaient tumultueusement réunis pour leur barrer le passage de la Somme. Ils étaient cinquante mille, presque tous à cheval, commandés par le duc d'Orléans, le duc de Bourbon et l'élite de la noblesse. Les Anglais ne comptaient que quinze mille hommes, archers et fantassins. Avec un peu de vigilance, le passage de la rivière était facile à défendre, et l'ennemi pouvait enfin essayer un désastre.

CXXI. Cependant Henri se dérobe aux Français, trouve un gué, le passe avec toute son armée, et s'établit solidement à Crécy, non loin d'Azincourt. Les chevaliers devraient se souvenir de cette terrible leçon ; mais leur seule peur est que les Anglais ne leur échappent et n'arrivent à Calais. Malgré un temps affreux et une terre détremée par les pluies, ils se précipitent sur l'ennemi ; leurs chevaux